

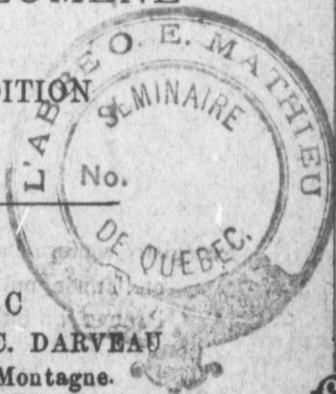
LE
PROPAGATEUR
DE LA
DEVOTION A STE. PHILOMENE
AU CANADA

Série d'opuscule sous la direction de
L'abbé A. C. H. PAQUET

Curé de Ste. Pétronille

I—VIE, MARTYRE ET PREMIERS MIRACLES
DE
SAINTE PHILOMÈNE

SECONDE EDITION



QUEBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
82 et 84, rue de la Montagne.

DECLARATION DE L'AUTEUR.

Conformément à la décision du pape Urbain VIII, nous déclarons que toutes les grâces ou faits extraordinaires que nous rapporterons dans cet opuscule n'ont qu'une autorité purement humaine, excepté ce qui a été approuvé et confirmé par la sainte Église catholique, apostolique, romaine, au jugement infaillible de laquelle nous soumettons, sans réserve aucune et pour toujours, notre personne, nos paroles et nos écrits.

Imprimatur

✠ E. A. ARCHÉVÊQUE DE QUÉBEC.

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada,
en l'année mil huit cent quatre-vingt, par A. C. H.
PAQUET, au bureau du Ministre de l'Agriculture.

LE PROPAGATEUR
DE LA
DEVOTION A STE. PHILOMENE
AU CANADA

PREMIER LIVRET — QUÉBEC — Octobre 1880

SOMMAIRE

- I. Notre publication.—II. Découverte du corps de Sainte Philomène dans les catacombes de Rome.—III. Premiers miracles de Sainte Philomène en Italie.—IV. Sainte Philomène révèle sa vie et son martyre.—V. Guérison merveilleuse de Delle Pauline Marie Jaricot, fondatrice des Œuvres de la Propagation de la Foi et du Rosaire Vivant, obtenue par l'intercession de Sainte Philomène.—VI. Prière à Sainte Philomène, enrichie de 40 jours d'indulgences.

I

NOTRE PUBLICATION

Depuis que nous avons eu le bonheur d'introduire le culte de Sainte Philomène dans notre église, on nous a demandé, à diverses reprises, *des petits livres* sur la vie et les miracles de la sainte.

Nous aurions pu satisfaire, en partie, à ce pieux désir, en faisant venir de France un certain

nombre d'exemplaires des quelques opuscules que nous connaissions sur cette matière, mais tous renfermant plus ou moins de détails tout-à-fait inutiles en ce pays et qui eussent empêché la plupart des lecteurs d'en apprécier le mérite, nous avons cru qu'il vaudrait peut être mieux rédiger nous-même sur le sujet en question un petit ouvrage quelconque, en nous aidant des histoires plus considérables de Sainte Philomène.

Ne serait ce pas d'ailleurs, nous disions-nous, le meilleur moyen pour nous de remplir sérieusement cette condition à laquelle nous nous engageons, en 1871, au tombeau même de la sainte, à Mugnano, en acceptant une belle relique, de travailler plus tard, en temps opportun, à répandre le culte de Sainte Philomène dans notre pays.

Tout imprégné de ces pieux souvenirs et déplorant à la fois de n'avoir encore pu rien offrir, pas même une courte notice historique, aux nombreux pèlerins accourus à notre église le 11 août de cette année, pour témoigner, les uns de leur reconnaissance, les autres de leur confiance à Sainte-Philomène, à l'occasion de sa fête, nous écrivîmes, deux jours après, aux directeurs du sanctuaire de la Sainte, à St. Gervais de Paris, et, le 14 octobre suivant, nous étions en possession de matériaux attendus depuis longtemps avec impatience.

Nous n'aurions donc plus désormais d'excuse à donner si, ayant en mains tant de pièces édifiantes et authentiques, nous différions encore de nous mettre à l'œuvre.

Nous n'avons pas la prétention de poser devant le public comme écrivain ou journaliste ; nous

n'avons les ressources ni de l'un ni de l'autre. Le seul but que nous nous proposons, c'est de faire mieux connaître et aimer davantage la *chère petite sainte* du curé d'Ars, et il nous suffira, pour l'atteindre, de voltiger comme l'abeille, de fleur en fleur, dans les nombreux jardins si habilement cultivés en l'honneur de Sainte Philomène en France et en Italie depuis 1824, d'y butiner les sucs les plus exquis et de les présenter ensuite à nos lecteurs.

Nous intitulos notre publication " LE PROPAGATEUR DE LA DÉVOTION A STE. PHILOMÈNE AU CANADA " : c'est presque annoncer une nouvelle revue. Telle n'est pas cependant notre intention, actuellement du moins. Sans rien déterminer d'avance, nous nous proposons d'offrir de temps en temps, au dévot de Sainte Philomène, une brochure de même format et de même nombre de pages que la première, et si, au bout d'une année ou deux, toutes paraissent avoir été bien accueillies, on pourra mieux juger alors de l'opportunité, pour le succès de notre œuvre, d'un travail plus considérable et périodique. En attendant, chacun de nos petits livres portera invariablement le même titre principal; nous les distinguerons par des titres secondaires précédés d'un numéro d'ordre.

Le premier renferme, comme l'indique le sommaire, les parties les plus saillantes de l'histoire du culte de Sainte Philomène en Italie et en France. Nous aurions voulu faire précéder le récit de la guérison miraculeuse de Pauline Marie Jaricot d'une esquisse plus circonstanciée des

premières années de sa belle vie, mais le manque d'espace nous a forcé de nous contenter de faire ressortir les titres de cette digne fille à la fondation des deux grands bienfaits que l'église lui doit, les œuvres si éminemment utiles de la Propagation de la Foi et du Rosaire Vivant, incident que les associés si nombreux dans ce pays de ces deux œuvres aimeront sans doute à connaître puisqu'il leur révélera les véritables commencements d'associations qu'on leur a appris depuis longtemps avec raison à estimer et à aider de leur pieux et laborieux concours. Une prière à Sainte Philomène, enrichie de 40 jours d'indulgences par Monseigneur l'Archevêque, forme, pour ainsi dire, le bouquet spirituel de cet opuscule ; c'est une garantie de plus, pour nous, d'une diffusion aussi rapide que féconde en bons résultats. Puisse-t-elle attirer les bénédictions du ciel sur tous ceux qui suivront ! c'est la plus belle récompense que nous ambitionnions pour notre travail.

LE CURÉ DE STE. PÉTRONILLE
DE BEAULIEU.

21 Octobre 1880.

II

**Découverte du corps de Ste. Philomène
dans les catacombes de Rome.**

Le 24 mai 1802, des ouvriers chargés de déblayer les voies souterraines des catacombes (1)

(1) On donne généralement ce nom à de vastes excavations pratiquées sous la Ville Eternelle, et jusque sous la campagne romaine, véritables cimetières où les premiers chrétiens enterraient leurs morts et se cachaient pendant les persécutions. L'une des plus célèbres est celle de Sainte Priscille, ainsi nommée de la femme d'un sénateur Pudens qui donna l'hospitalité à Saint Pierre.

Nous donnerons une idée de cette Rome souterraine en citant une petite description de la catacombe de Sainte Priscille par l'un des plus grands écrivains du seizième siècle, le cardinal Baronius. "Nous avons souvent visité, dit-il, le cimetière de Priscille, assez récemment retrouvé et déblayé, situé sur la voie Salaria, à trois jets de pierre de la ville. Il est si vaste et ses voies sont si nombreuses, si variées que je ne puis mieux le caractériser qu'en l'appelant une cité souterraine. A l'entrée, s'ouvre comme une grande rue, plus large que les autres, à laquelle correspondent, à droite et à gauche, une multitude d'autres chemins, lesquels, à leur tour, se divisent en divers quartiers ; de même que dans les villes, il s'y trouve, en certains endroits, des espèces de forum (place où le peuple romain discutait les affaires publiques), des cavités plus spacieuses qui servaient aux assemblées des fidèles et qui sont décorées par des images des saints. On y remarque aussi des ouvertures actuellement bouchées par lesquelles descendait la lumière."

de Sainte Priscille, près la porte Salaria, découvrirent un tombeau. La pierre sépulcrale était en terre cuite. Elle présentait en ligne transversale l'inscription suivante :

LUMENA PAX TECUM FI.

Pour expliquer cette inscription, il faut reporter la première des trois tablettes dont la pierre était composée, celle qui contient le mot *Lumena*, à la suite des deux autres et lire :

PAX TECUM FILUMENA

Paix avec toi Philomène.

C'est le souhait que les premiers chrétiens mettaient sur les tombes de leurs frères morts pour la foi : c'est le nom de celle dont les restes précieux allaient apparaître. L'inscription étant grossièrement tracée, faute de données plus positives, on fit alors dériver ce nom d'un mot grec qui veut dire *aimée*, d'où la traduction Philomène. La pierre sépulcrale offrait plusieurs signes symboliques : on y voyait une ancre, trois flèches, un fouet, une palme et un lis. C'étaient les emblèmes du martyr et de la virginité.

Lorsque l'autorité ecclésiastique, toujours présente en pareille circonstance, eut examiné cette pierre avec la plus minutieuse attention, et qu'elle se fut assurée que le scellement en était parfaitement intact, elle donna l'ordre à l'un des fossoyeurs de faire de nouvelles recherches. L'histoire de l'Eglise nous apprend avec quel grand soin les premiers chrétiens recueillaient le sang des martyrs, exposant quelquefois leur vie pour

avoir ce sang sacré offert avec tant de générosité à celui qui sur la croix sanctifia, par l'effusion du sien, les sacrifices, les douleurs et la mort de ses enfants. La même histoire nous apprend également la louable habitude qu'ils avaient d'enfourer autant que possible, près des restes de ces héros de la foi, un petit vase de ce sang auquel ils attachaient tant de prix. Le trésor que l'on venait de trouver étant le corps d'un martyr, on devait tout probablement rencontrer bientôt le vase en question.

Armé d'un outil pointu, l'ouvrier pique un endroit désigné par l'autorité. Plusieurs couches de chaux tombèrent en écailles et laissèrent enfin entrevoir la précieuse ampoule dont les parois étaient encore recouvertes de sang desséché. On s'empressa de le faire tomber avec respect dans une urne de cristal. Mais, ô prodige, les parcelles sacrées, en se détachant du vase, se transformaient en divers corps brillants ! Les uns présentaient l'éclat et la couleur de l'or le mieux épuré ; les autres, de l'argent ; d'autres, des diamants, des rubis, des émeraudes et de toute sorte de pierres précieuses mariant leur éclat et leur couleur de façon à donner chacune des nuances de l'arc en ciel. Deux fossoyeurs descellèrent ensuite la pierre du tombeau.

Au moment où les restes sacrés apparurent, une religieuse émotion s'empara des assistants et tous, comme par instinct, s'agenouillèrent pour réciter des psaumes choisis et des prières en rapport avec l'imposante découverte. Cependant, un prêtre avait approché de la tombe ouverte une longue

caisse en bois destinée à recevoir les ossements de la Martyre. C'est avec beaucoup de précaution que l'on dut les toucher et les prendre, tant l'humidité les avait ramollis. Les os principaux, de proportions délicates, étaient entiers : la tête fracturée, sans doute, au moment du martyre, était de petite dimension et donnait à penser que Philomène, au moment de sa mort, devait être âgée de douze à treize ans.

Les précieuses reliques, enveloppées dans un coton très fin, furent placées avec soin dans la caisse que l'on scella en plusieurs endroits.

Les ecclésiastiques présents emportèrent le dépôt sacré à l'entrée de la catacombe. L'on dressa, dans le plus grand détail, le procès-verbal de ce qui avait eu lieu : on eut soin d'y mentionner l'étonnante merveille de la transformation du sang. L'acte fut lu à haute voix et signé par tous les témoins.

Quelques moments après, les saintes reliques étaient déposées à la custode générale, c'est-à-dire, dans l'un de ces pieux appartements où l'on conserve à Rome tous les restes des martyrs sortis des catacombes en attendant qu'ils aillent enrichir les églises des différentes parties du monde.

III

**Premiers miracles de Sainte Philomène
en Italie.**

A dix-neuf milles de Naples, dans le diocèse de Nole, en Italie, le petit village de *Mugnano del Cardinale* s'adosse contre le flanc pittoresque des montagnes qui parcourent la péninsule.

C'est à ce coin de terre, ignoré des hommes, que Dieu réservait l'honneur de posséder les restes précieux de Philomène.

Malgré le prodige éclatant dont leur découverte dans les Catacombes avait été accompagnée, ils étaient, de nouveau, demeurés dans un état d'obscurité pendant près de trois ans, lorsque vers le milieu de 1805, un saint prêtre, originaire de *Mugnano*, *Dom François de Lucia*, vint à Rome, avec Mgr Barthélemy de Césarée, évêque nommé de Potenza. Il désirait vivement obtenir, pour sa chapelle domestique, un corps saint de nom propre. Amené près des reliques, qui forment un des plus riches trésors de la Ville Eternelle, il éprouva une émotion si visible, en présence des restes de Sainte Philomène, que le prélat gardien s'en aperçut ; voulant satisfaire sa pieuse convoitise, il lui promit de lever les difficultés qui s'opposaient à ce que ces précieuses reliques lui fussent accordées, et dès ce moment, il lui assura la possession du corps de la sainte martyre.

Dom François ne put contenir sa joie : il se hâta d'annoncer cette bonne nouvelle à ses amis

et d'écrire à Naples et à Mugnano pour assigner l'époque de son retour. Mais les jours se succédaient, et le gardien de la Custode n'exécutait pas sa promesse. Le pieux missionnaire commença à craindre qu'il ne fût revenu sur ses paroles, car c'était chose peu usitée, à Rome, de donner à un particulier des corps saints, de nom propre sur-tout.

Mgr Ponzetti fit dire en effet à Dom François qu'il lui était impossible d'accéder à ses désirs : les fouilles annuelles fournissant peu de corps de noms connus, on ne les accordait qu'à des évêques ou à des églises ; il lui offrit le choix entre douze corps sans noms dont on lui présentait la liste. Le saint prêtre se vit alors dans un grand embarras, tant à cause des préparatifs qu'il avait faits que de la perplexité dont il se sentait saisi, lorsqu'il voulait songer à porter son choix sur un autre que sur sainte Philomène. Mais Dieu est admirable dans ses voies : ces difficultés ne servirent qu'à faire connaître plus clairement sa volonté par rapport à la destination de ce saint corps. Car peu après, sans que notre missionnaire osât même y penser, il en devint d'abord le dépositaire, puis le maître. Dès qu'il l'eut en sa possession, Dom François ne songea plus qu'à le transporter dans sa patrie.

Cette translation des reliques de Sainte Philomène, de Rome à Mugnano, fut une marche triomphale semée à chaque pas d'étonnans prodiges.

Nous les raconterons plus tard à nos lecteurs d'une manière assez détaillée, ce que nous ne

pouvons, dans ce premier opuscule, à cause de l'importance relativement plus grande, pour le succès de notre œuvre, que nous attachons à la narration immédiate de la légende de la Sainte et de la guérison merveilleuse de Dlle Jaricot. Nous nous contenterons aujourd'hui de citer, à ce sujet, les paroles de l'Eglise que nous lisons dans le bréviaire romain, au second nocturne des matines de l'office de Sainte Philomène, le 11 août, jour de sa fête principale : " Dès que ce saint corps eut été offert à la vénération du peuple fidèle, la sainte Martyre fut aussitôt en grand renom et son culte s'étendit d'une manière extraordinaire, surtout à cause des miracles nombreux qu'elle faisait et dont on se communiquait partout le récit.— *Ubi primum sacrum hoc corpus... cultui fidelis populi propositum fuit... ingens illico famæ celebritas ac religio erga Sanctam Martyrem percipit, præsertim ob signa quæ ejusdem præsidio accessisse undique ferebatur.*

 IV

Sainte Philomène révèle sa vie et son martyre.

Dieu avait voulu, dans les desseins de sa miséricorde qu'on retirât du sein des catacombes après quinze siècles d'obscurité, le corps d'une jeune martyre inconnue. Il avait voulu que son

nom, associé désormais à celui des Agnès, des Agathe, des Catherine, des Cécile, et de tant d'autres vierges héroïques, brillât à son tour ici-bas, d'une pure et immortelle gloire. On savait, par les symboles de la pierre sépulcrale, que Sainte Philomène devait être honorée à la fois comme vierge et comme martyre, mais on s'expliquait mal une série de tourments qui eussent suffi à de nombreux supplices ; on ne connaissait rien sur l'origine et la vie de l'illustre Vierge. Nous allons voir qu'elle a eu pitié de notre embarras, et que, pour satisfaire la pieuse et légitime curiosité de ses dévots serviteurs, elle nous a elle-même raconté sa vie et son martyre, dans des révélations qui concordent parfaitement avec les divers symboles gravés sur la pierre de son tombeau.

Ces révélations ont été faites à trois personnes différentes : à un jeune artisan, d'une conscience pure et d'une piété solide, d'après les témoignages de dom François ; à un prêtre zélé, honoré plus tard des dignités de l'Eglise ; enfin, en l'année 1832, à une religieuse nommée Marie-Louise, consacrée à Dieu dans la congrégation des *Sœurs des Douleurs de Marie*, à Naples. Ces personnes, toutes trois irréprochables et dignes de foi, ne se connaissaient pas ; elles habitaient même des pays fort éloignés les uns des autres. Tout concourt donc à établir l'autorité de leurs dépositions.

Pour ne pas nous répéter, nous laisserons de côté les deux premières ; elles ne font d'ailleurs que raconter l'occasion du martyre de Sainte Philomène. Toutes deux nous apprennent qu'elle

fut persécutée pour avoir refusé la main de Dioclétien, parce qu'elle avait voué sa virginité au Seigneur.

La troisième révélation est plus complète et plus circonstanciée. Elle présente aussi pour tout catholique sincère, quelque prudent soit-il, les meilleures garanties ; elle n'a été publiée qu'après un rigoureux examen de l'autorité ecclésiastique, et quand on se fut assuré qu'elle avait tous les caractères qui distinguent les vraies révélations d'avec les fausses.

La religieuse napolitaine, dont il s'agit, avait alors trente-trois ans ; la Sainte lui avait donné des marques sensibles de protection, elle l'avait délivrée de pénibles tentations contraires à la confiance en Dieu et à l'aimable vertu. Sainte Philomène s'était plu ensuite à l'entretenir du prix de la virginité, des fruits de la Croix, et à lui donner des avis sur la direction de la communauté dont elle était supérieure.

La bonne religieuse, pénétrée de ses misères, avait trop d'humilité pour se croire digne de ces grâces extraordinaires ; elle craignit même d'être le jouet d'une illusion, et se hâta de recourir à la prière et à la prudence de ses directeurs spirituels.

Sainte Philomène lui fit alors de nouvelles révélations, qui, cette fois, tendaient toutes à rendre son nom plus célèbre.

Un jour que Marie-Louise faisait son action de grâces, selon son habitude, devant une petite statue représentant l'illustre martyre, il se forma dans son cœur un vif désir de connaître l'époque précise de sa mort. Tout-à-coup ses yeux se

fermèrent malgré elle, et une voix, qui semblait venir de la statue, lui dit : “ Ma chère Sœur, “ c’est le 10 du mois d’août que je mourus pour “ vivre et que j’entraï triomphante dans le ciel, “ où mon divin époux me mit en possession de “ ces biens éternels incompréhensibles à l’intelli- “ gence humaine. Aussi fut-ce pour cette raison “ que son admirable sagesse disposa tellement les “ circonstances de ma translation à Magnano, “ que, malgré les plans arrêtés du prêtre qui “ avait obtenu mes dépouilles mortelles, j’arrivai “ dans cette ville, non le cinq de ce mois, comme “ il l’avait fixé, mais le dix, ni pour être placée “ à petit bruit dans l’oratoire de sa maison, “ comme il le voulait aussi, mais dans l’église où “ on me vénère et au milieu des cris de la joie uni- “ verselle, accompagnés de tant de circonstances “ merveilleuses qui firent du jour anniversaire de “ mon martyre un jour de véritable triomphe.” Les directeurs de Marie-Louise écrivirent secrètement à Dom François qui reconnut la vérité de la révélation, relativement aux résolutions qu’il avait prises, et que nul ne connaissait. Ils l’excitèrent alors, pour la gloire de Dieu et de la Sainte, à redoubler ses instances auprès d’elle, afin de mieux connaître les détails de sa vie et de son martyre.

Un jour que la Sœur était en oraison pour obtenir cette grâce, ses yeux se fermèrent de nouveau et elle entendit la glorieuse Vierge lui faire le récit suivant :

Ma chère Sœur, je suis fille d’un prince qui gouvernait un petit Etat dans la Grèce (sous la

tutelle de Rome). Ma mère aussi était de sang royal ; et comme ils se trouvaient sans enfants, l'un et l'autre, encore idolâtres, offraient continuellement à leur faux dieux, pour en avoir, des sacrifices et des prières. Un médecin de Rome, nommé Publius, aujourd'hui en Paradis, vivait dans le palais et était au service de mon père. Il faisait profession du christianisme. Voyant l'affliction de mes parents, et vivement touché de leur aveuglement, il se mit, par l'impulsion de l'Esprit Saint, à leur parler de notre foi, et il alla jusqu'à leur promettre une postérité, s'ils consentaient à recevoir le baptême. La grâce, dont ses paroles étaient accompagnées, éclaira leur entendement, triompha de leur volonté ; et, s'étant fait chrétiens, ils eurent le bonheur si désiré dont Publius avait promis que leur conversion serait le gage. Je naquis le 10 Janvier. On me donna, au moment de ma naissance, le nom de *Lumena*, par allusion à la lumière de la foi, dont j'avais, pour ainsi dire, été le fruit, et, le jour de mon baptême, on m'appela Filumène ou Fille de la lumière (*Filia luminis*) puisque ce jour là je naissais à la lumière de la foi.

La tendresse que me portaient mon père et ma mère était si grande, qu'ils voulaient toujours m'avoir auprès d'eux. Ce fut la raison pour laquelle ils m'emmenèrent avec eux à Rome, dans un voyage que mon père se vit contraint d'y faire à l'occasion d'une guerre injuste dont il se voyait menacé par l'orgueilleux Dioclétien. J'avais alors treize ans. Arrivés dans la capitale du monde, nous nous rendîmes tous les trois au palais de

l'empereur qui nous admit à son audience. Aussitôt que Dioclétien m'eut aperçue, ses regards s'attachèrent sur moi, et il parut ainsi préoccupé pendant tout le temps que mit mon père à lui développer avec chaleur ce qui pouvait servir à sa défense. Dès qu'il eut cessé de parler, l'empereur lui répondit qu'il n'eût plus à s'inquiéter, mais que, bannissant désormais toute crainte, il ne songeât plus qu'à vivre heureux. " Je mettrai, ajouta-t-il, à votre disposition toutes les forces de l'empire, et, en retour, je ne vous demande qu'une chose, c'est la main de votre fille." Mon père ébloui par un honneur auquel il était bien loin de s'attendre, accéda sur le champ bien volontiers à la proposition de l'empereur, et, quand nous fûmes rentrés dans notre demeure, ils firent, ma mère et lui, tout ce qu'ils purent pour me faire condescendre à la volonté de Dioclétien et à la leur. Quoi donc ! leur dis-je, voulez-vous que, pour l'amour d'un homme, je manque à la promesse que j'ai faite à Jésus-Christ, il y a deux ans ? Ma virginité lui appartient, je ne saurais plus en disposer.—Mais, me répondait mon père, vous étiez alors trop enfant pour contracter un tel engagement ; et il joignait les plus terribles menaces à l'ordre qu'il me donnait d'accepter la main de Dioclétien. La grâce de mon Dieu me rendit invincible, et mon père, n'ayant pu faire agréer à ce prince les raisons qu'il lui alléguait pour se dégager de la parole donnée, se vit obligé, par son ordre, à me conduire devant lui.

J'eus à soutenir, quelques moments auparavant, un nouvel assaut de sa fureur et de sa ten-

dressé. Ma mère, de concert avec lui, s'efforça de vaincre ma résolution. Caresses, menaces, tout fut employé pour me séduire. Enfin je les vois, l'un et l'autre, tomber à mes genoux ; et ils me disent, les larmes aux yeux : " Ma fille, aie pitié de ton père, de ta mère, de ta patrie, de nos sujets."—Non, non, leur répondis-je, Dieu et la virginité que je lui ai vouée, avant tout, avant vous, avant ma patrie ! Mon royaume, c'est le Ciel !—Mes paroles les plongèrent dans le désespoir, et ils me conduisirent à l'empereur, qui fit aussi tout ce qui était en son pouvoir pour me gagner ; mais ses promesses, ses séductions et ses menaces furent également inutiles. Il entre alors dans un violent accès de colère, et, poussé par le démon, il me fait jeter dans une prison de son palais, où bientôt je me vois couverte de chaînes. Croyant que la douleur et la honte affaibliraient le courage que m'inspirait mon divin Epoux, il venait me voir tous les jours ; et alors, après m'avoir fait détacher, pour que je prisse le peu de pain et d'eau qu'il me donnait pour toute nourriture, il recommençait ses attaques, dont quelques-unes, sans la grâce de mon Dieu, auraient pu devenir funestes à ma virginité. Les défaites qu'il éprouvait toujours étaient pour moi le prélude de nouveaux supplices ; mais la prière me soutenait ; je ne cessais de me recommander à mon *Jésus* et à sa très-pure Mère. Ma captivité durait depuis trente-sept jours, quand, au milieu d'une lumière céleste, je vois *Marie* tenant son divin Fils entre ses bras. " Ma fille, me dit-elle, " encore trois jours de prison, et après ces qua-

“ rante jours, tu sortiras de cet état pénible. ”
Une si heureuse nouvelle me faisait battre le cœur de joie ; mais quand la Reine des Anges m’eut ajouté que j’en sortirais pour soutenir, dans d’affreux tourments, un combat plus terrible encore que les précédents, je passai subitement de la joie aux plus cruelles angoissés ; je crus qu’elles allaient me faire mourir. “ Courage donc, ma
“ fille, me dit alors Marie, ignores-tu l’amour de
“ prédilection que j’ai pour toi ? Le nom que tu
“ reçus au baptême en est le gage, par la res-
“ semblance qu’il a avec celui de mon Fils et
“ avec le mien. Tu t’appelles *Lumena*, comme
“ ton Epoux s’appelle Lumière, Etoile, Soleil ;
“ comme je suis appelée, moi aussi, Aurore,
“ Etoile, Lune dans la plénitude de son éclat, et
“ Soleil. Ne crains pas, je t’aiderai. Mainte-
“ nant la nature, dont la faiblesse t’humilie, re-
“ vendique ses droits ; au moment du combat, la
“ grâce viendra te prêter sa force ; et ton Ange
“ qui fut aussi le mien, *Gabriel*, dont le nom ex-
“ prime la force, viendra à ton secours ; je te
“ recommanderai spécialement à ses soins, comme
“ ma fille bien aimée entre les autres. ” Ces
paroles de la Reine des Vierges me rendirent le courage, et la vision disparut, en laissant ma prison remplie d’un parfum tout céleste.

Ce qui m’avait été annoncé ne tarda point à se réaliser. Dioclétien, désespérant de me fléchir, prit la résolution de me faire tourmenter publiquement, et le premier supplice auquel il me condamna fut celui de la flagellation. Puisqu’elle n’a pas honte, dit-il, de préférer à un empereur

tel que moi, un malfaiteur condamné par sa nation à une mort infâme, elle mérite que ma justice la traite comme il fut traité. Il ordonna donc que l'on me dépouillât de mes vêtements, que l'on me liât à la colonne, et en présence d'un grand nombre de gentilshommes de sa cour, il me fit battre avec tant de violence, que mon corps tout sanglant n'offrait plus qu'une plaie. Le tyran s'étant aperçu que j'allais tomber en défaillance et mourir, me fit aussitôt éloigner de ses yeux et traîner de nouveau en prison, où il croyait que je rendrais le dernier soupir. Mais il fut trompé dans son attente comme je le fus dans le doux espoir que j'avais d'aller bientôt rejoindre mon époux. Car deux anges, resplendissants de lumière, m'apparurent, et versant un baume salutaire sur mes plaies, me rendirent plus vigoureuse que je ne l'étais avant le tourment. Le lendemain matin, l'empereur en fut informé : il me fait venir en sa présence, me considère avec étonnement, puis cherche à me persuader que je suis redevable de ma guérison à Jupiter qu'il adore. " Il vous veut absolument, disait-il, impératrice de Rome " et joignant à ces paroles séduisantes les promesses les plus honorables et les caresses les plus flatteuses, il s'efforçait de consommer l'œuvre d'enfer qu'il avait commencée ; mais le Divin Esprit, auquel j'étais redevable de ma constance, me remplit alors de tant de lumières, qu'à toutes les preuves que je donnai de la solidité de notre foi, ni Dioclétien, ni aucun de ses courtisans, ne trouvèrent quoique ce soit à répondre. Il entre alors de nouveau en fureur, et commande que

l'on m'ensevelisse, avec une ancre au cou, dans les eaux du Tibre. L'ordre s'exécute, mais Dieu permit qu'il ne pût réussir ; car au moment où l'on me précipitait dans le fleuve, deux anges vinrent encore à mon secours, et après avoir coupé la corde qui m'attachait à l'ancre, tandis que celle-ci tombait au fond du Tibre où elle est restée jusqu'à présent, ils me transportèrent doucement à la vue d'un peuple immense, sur les bords du fleuve. Ce prodige opéra d'heureux effets sur un grand nombre de spectateurs, et ils se convertirent à la foi. Mais Dioclétien, l'attribuant à quelque secret magique, me fit traîner à travers les rues de Rome, et ordonna ensuite que l'on décochât contre moi une grêle de traits. J'en étais toute hérissée ; mon sang coulait de toutes parts ; épuisée, mourante, il commande qu'on me reporte dans mon cachot. Le Ciel m'y honora d'une nouvelle grâce. J'entrai dans un doux sommeil et je me trouvai, à mon réveil, parfaitement guérie. Dioclétien l'apprend. Eh bien, s'écrie-t-il alors dans un accès de rage, qu'on la perce une seconde fois de dards aigus et qu'elle meure dans ce supplice. On s'empressa de lui obéir. Les archers bandent leurs arcs, rassemblent toutes leurs forces ; mais les flèches se refusent à les seconder. L'empereur était présent, il enrageait à ce spectacle ; il m'appelait magicienne, et croyant que l'action du feu pourrait détruire l'enchantement, il ordonne que les dards soient rougis dans une fournaise et dirigés ensuite une seconde fois contre moi. Ils le furent en effet, mais ces dards après avoir traversé une partie de l'espace

qu'ils devaient parcourir, prenaient tout-à-coup la direction contraire, et volaient frapper ceux qui les avaient lancés. Six des archers en moururent, plusieurs d'entre eux renoncèrent au paganisme, et le peuple se mit à rendre un témoignage public à la puissance du Dieu qui m'avait protégée. Ces murmures et ces acclamations firent craindre au tyran quelque accident plus fâcheux encore et il se hâta de terminer mes jours, en ordonnant qu'on me tranchât la tête. Ainsi mon âme s'envola-t-elle vers son céleste Epoux, qui, avec la couronne de la virginité et les palmes du martyr, me donna un rang distingué parmi les élus qu'il fait jouir de sa divine présence. Le jour, si heureux pour moi, de mon entrée dans la gloire, fut un vendredi; et l'heure de ma mort, la troisième après-midi (c'est-à-dire la même qui vit expirer mon Divin Maître. (*).

Telle est l'histoire de la vie et du martyr de Sainte Philomène, appuyée sur des révélations de nature à nous inspirer la plus grande confiance, car elles ont reçu l'*Imprimatur* du Tribunal du Saint-Office, à Rome, en date du 21 Décembre 1833, et l'on sait que ces approbations ne se donnent pas à la légère.

(*) Les serviteurs de sainte Philomène sont dans l'usage de se rendre au pied de son autel, le 10 août, à trois heures de l'après-midi, afin d'honorer l'instant où l'âme de l'auguste Vierge quitta la terre pour voler vers son divin Epoux.

V

**Guérison merveilleuse de Pauline
Marie Jaricot**

Parmi les innombrables prodiges opérés par Sainte Philomène, l'un de ceux qui ont le plus contribué à faire connaître cette illustre martyre et à répandre son culte en France est sans contredit la guérison de Dlle Pauline Marie Jaricot, la fondatrice de la Propagation de la Foi et du Rosaire Vivant.

On ne sera donc pas étonné si, renvoyant à d'autres livrets la relation de faits antérieurs non moins intéressants que merveilleux, nous donnons à celle-ci dans notre premier une aussi large part, sans paraître même redouter les digressions inutiles. Nous l'avouons en toute franchise : nous en avons puisé tous les détails dans un beau livre édité récemment à Paris, sous le titre "Souvenirs d'une amie sur la vie, les œuvres et les épreuves de Pauline Marie Jaricot," et nous ne déplorons qu'une seule chose en ce moment, c'est de ne pouvoir, faute d'espace, reproduire de cette magnifique biographie un plus grand nombre de pages ; nos lecteurs, ceux surtout qui portent un plus vif intérêt à l'œuvre bénie de la Propagation de la Foi, en concevraient, nous en sommes sûr, une plus grande reconnaissance à Sainte Philomène d'avoir obtenu la prolongation des jours d'une personne aussi dévouée au salut des âmes.

Pauline Marie Jaricot naquit à Lyon le 22 juillet 1799, de parents riches et vraiment chrétiens. La mère, femme d'une grande vertu et d'une charité sans bornes, sut développer de bonne heure, dans le cœur de sa fille, l'amour de Dieu et une tendre compassion pour les malheureux.

Orpheline au sortir de l'enfance, Pauline Marie appuya son âme sur celle de son frère Philéas, étudiant en théologie au séminaire de St. Sulpice à Paris, par conséquent un peu plus âgé qu'elle, et qui l'avait, à cause de cela, devancée dans la voie des saints.

Bien avant 1819, c'est-à-dire, vers l'époque où mourut M^{lle} Jaricot, l'abbé Philéas et Pauline consacrèrent leurs propres ressources à l'œuvre des missions, et recueillirent parmi leurs connaissances des aumônes qui aidèrent plus d'un missionnaire. Ces aumônes furent surtout offertes par les ouvriers chrétiens qui, les premiers, comprirent et secondèrent le zèle de M^{lle} Jaricot. Aussi l'œuvre de la Propagation de la Foi, dont le nom et l'organisation étaient encore inconnus, apparaissait déjà comme les premières gouttes d'un fleuve inépuisable destiné à sauver le monde. La charité du frère et de la sœur en avait découvert la source et la main virginale de Pauline Marie devait en tracer le cours.

Un jour que toute sa famille se trouvait réunie chez son père, pour jouer aux cartes, M^{lle} Jaricot, silencieuse auprès du feu, pensait aux pauvres missionnaires et au moyen de les secourir. Tout à coup, elle a comme une claire vue de la propa-

gation de la foi, elle prend, sur la table, une carte de rebut, et, avec un crayon, elle y trace la simple et féconde organisation de l'œuvre, le mode de souscription à un sou par semaine, recueilli par une zélatrice pour dix souscriptions.

Elle communiqua son plan à son directeur qui l'approuva beaucoup et l'engagea à en faire l'épreuve sans retard. Forte de cette autorisation, elle envoya une copie de son projet à son frère; celui-ci le soumit à ses supérieurs qui, après l'avoir examiné sérieusement, le trouvèrent excellent, et lui dirent de se mettre à l'ouvrage immédiatement et pour l'encourager, un de ces Messieurs envoya à Mlle Pauline Marie un chapelet *brigitté* et un crucifix enrichi des indulgences du chemin de la croix, indulgences accordées très rarement alors. Il promettait, en outre, de tenir les bienfaiteurs au courant. Il fut fidèle à sa parole; un an après il écrivait à ce sujet à Mlle Andrée. Cette lettre fut comme la première annale.

La première personne à qui Mlle Jaricot parla de ce projet fut Mme Nalès, femme d'un grand mérite; elle s'adressa ensuite à un chef d'atelier, M. Demoras, homme de foi et de zèle, et à M. Girodon, négociant en soieries, devenu prêtre plus tard. Tous deux en parlèrent à leurs nombreux employés.

M. Demoras fut le chef de la première dizaine. La première collecte donna 87 francs; la seconde fut de 300 francs; la troisième, de 1800 francs.

Peu de temps après, cette œuvre admirable fut confiée aux hommes les plus honorables de Lyon qui depuis l'ont administrée avec autant de sagesse que de zèle. Aujourd'hui, la souscription

notée avec le crayon sur une carte à jouer produit 5 à 6 millions de francs qui, tous les ans, fournissent aux missionnaires le moyen d'arracher des millions d'âmes à l'empire de Satan.

Tels furent les commencements de l'œuvre de la Propagation de la Foi, inspirée de Dieu à une jeune fille de Lyon de 15 à 20 ans et si humble qu'il fallut, plus tard, pour la décider à faire valoir son titre de fondatrice, réclamer par tant d'autres, l'ordre formel du Cardinal Villecourt et de plusieurs évêques qu'elle vénérât, et auxquels elle crut devoir obéir.

Dix ans après la fondation de la Propagation de la Foi, Pauline Marie Jaricot, animée du plus grand zèle pour le culte de Marie, réfléchissait sur le moyen de l'augmenter et de l'étendre parmi les fidèles. Elle considère que rien ne serait plus propre à atteindre son double but que de renouveler la dévotion du Rosaire établie avec tant de succès par S. Dominique, il y avait plus de 600 ans.

Peu de personnes cependant ont assez de loisirs et de ferveur pour réciter le Rosaire de S. Dominique, composé de 15 dizaines accompagnées de la méditation des 15 mystères de la vie de N. S. et de celle de Marie. Mlle Jaricot, douée d'un remarquable esprit d'organisation, trouva un moyen aussi simple qu'ingénieux de suppléer au manque de temps ou de ferveur des chrétiens. Voici le plan abrégé de la nouvelle association qu'elle nomma le Rosaire vivant.

Avec l'autorisation du Souverain Pontife, on diviserait les 15 mystères et les 15 dizaines du

grand rosaire entre 15 personnes dont chacune n'aurait à réciter, chaque jour, qu'une seule dizaine, en accompagnant cette prière de la méditation de l'un des mystères du Rosaire. La répartition de ces mystères se ferait tous les mois dans une réunion générale qui aurait naturellement pour effet de réchauffer le zèle des associés et de raviver *l'esprit de cette famille*.

Cette admirable association se répandit promptement. Le 27 janvier 1832, elle était approuvée et enrichie d'indulgences par Grégoire XVI qui, à cette occasion, envoya deux brefs à sa fille bien-aimée Pauline Marie Jaricot. Plus tard, enfin Pie IX lui donnait Sainte Philomène pour protectrice et le plaçait sous le patronage d'un Cardinal.

La fondation du Rosaire Vivant fut pour Mlle Jaricot le fruit céleste de plusieurs années de souffrances cruelles qui, en 1835, la conduisirent aux portes du tombeau. "C'était, dit le Cardinal Villecourt, le temps où l'on publiait partout les prodiges opérés par l'intercession de la Vierge martyre dont le corps, trouvé dans les Catacombes de Rome, avait été cédé à l'Eglise de Magnano, dans le royaume de Naples. Le bruit des merveilles que l'on racontait de Sainte Philomène réveilla dans l'âme de Mlle Jaricot la foi la plus vive, et, comme elle était dans l'impuissance de se mouvoir, elle se fit porter de Lyon à Rome où elle vit Grégoire XVI qui admira son intrépide confiance et lui donna la bénédiction apostolique."

Mais laissons de nouveau parler *une amie*.

Le Saint Père, frappé de l'état dans lequel il

la trouvait, lui demanda de prier pour lui et pour l'Eglise *dès qu'elle serait arrivée au Ciel.*

“Oui, Très Saint Père, répondit la mourante, je vous le promets; mais, ajouta-t-elle, en appuyant à dessein sur ces mots; *Si à mon retour de Mugnano j'allais à pied au Vatican, Votre Sainteté daignerait-elle faire procéder à l'autorisation du culte de la chère Sainte Philomène?*”

“—Assurément, répondit le vénéré pontife, car il y aurait *miracle* du premier ordre.”

Puis, se tournant vers les personnes de la maison, il ajouta en italien: “Qu'elle est donc malade! Elle semble sortir de la tombe!”

On se remit en route, et les jours suivants se passèrent à prier et à contempler les splendides aspects de l'Italie méridionale. Depuis le départ de Rome, la pauvre malade s'affaiblissait d'heure en heure, au grand effroi de ses compagnons de voyage qui voulurent s'arrêter à quelques heures de Naples: aucune parole, et pour ainsi dire aucun souffle ne sortait plus de la bouche décolorée de Pauline Marie, dont le regard fit cependant comprendre qu'elle voulait continuer la route. On lui obéit, mais au prix de quelles angoisses les pèlerins arrivèrent, enfin, au tombeau de la vierge martyre.

Quand on apprit à Mugnano et dans la contrée avoisinante, quelle longue route la malade avait faite et *qui elle était*, la population, profondément émue, voulut faire publiquement une neuvaine pour obtenir la guérison “de la sainte française.” Chaque jour, on apportait Pauline Marie près des ossements sacrés, et l'on récitait, avec une ferveur extraordinaire, les prières convenues.

Vers la fin de la neuvaine, comme aucune amélioration ne se manifestait dans l'état de la malade, les Napolitains, si ardents dans leur foi, joignirent aux supplications des menaces dans le genre de celles-ci :

“ Sainte Philomène, si vous ne guérissez pas cette sainte femme qui est venue de si loin et qui a tant *obligé le bon Dieu*, nous vous laissons-là, et jamais on ne s'occupera de vous ! . . . “ *Entendez bien cela, grande martyre ! nous tiendrons bon !* ” Et en disant ces paroles étranges, ils frappaient sur le tombeau et criaient de telle sorte que pour les calmer on dut leur dire que la *signora* française leur demandait de prier tout bas. Le dernier jour de la neuvaine, au moment où l'on achevait les prières ordinaires, Pauline Marie éprouva d'inexprimables souffrances ; son cœur bondit dans sa poitrine et sembla vouloir se briser. En même temps son corps s'affaissa sur lui-même et n'offrit plus aux regards de la foule terrifiée que l'image saisissante de l'immobilité et de la pâleur de la mort.

A cette vue, les bons Napolitains, exaspérés, croyant que la malade avait cessé de vivre, poussèrent de tels cris, ou plutôt de telles vociférations que l'on crut prudent d'emporter au plus vite le grand fauteuil sur lequel gisait la mourante. Mais Pauline Marie, par un suprême élan de foi et d'espérance, fit signe *qu'elle voulait rester là*, dût-elle rendre le dernier soupir auprès de cette tombe virginale sur laquelle son regard restait attaché avec un indicible amour.

C'était l'heure de la puissance divine. La vierge martyre avait senti sa sœur de la terre la *toucher de telle sorte* que ses ossements sacrés en avaient tressailli et qu'une vertu céleste s'en était échappée pour aller rendre la vie terrestre aux membres glacés de la malade. Pauline Marie était guérie.

Impossible de dérober au peuple la vue d'un tel prodige. Il y eut alors des cris de joie, des trépignements, et l'on répéta cent et cent fois : "Vive Sainte Philomène ! Vive la bonne martyre !" Puis chacun voulait baiser les mains ou au moins les vêtements de Pauline Marie et l'on imagina même de la porter en triomphe jusqu'à sa demeure, mais elle refusa énergiquement de subir cet honneur.

Le grand fauteuil, qui servait depuis si longtemps, fut laissé près du tombeau de la thaumaturge, et pour calmer un peu l'enthousiasme des Napolitains, Mlle Jaricot fit avec eux une neuvaine d'actions de grâces, pendant laquelle elle vint prier à l'église, plusieurs fois chaque jour, après avoir été durant de longues années, sans pouvoir faire un pas.

On n'avait pas écrit à Rome la guérison merveilleuse de Pauline Marie ; aussi, quand elle se présenta au Vatican et que Grégoire XVI la retrouva pleine de force et de santé, il ne put en croire ses yeux : "Est-ce bien vous, ma chère fille, s'écria le Saint Père ; est-ce bien vous ?" "Revenez-vous de la tombe, ou bien le Seigneur a-t-il daigné manifester en vous la sainteté de sa martyre ?"

“—Oui, oui, Très Saint Père, c'est bien moi,
 “ c'est bien la pauvre Pauline Marie que Votre
 “ Sainteté a vue mourante en effet et que Dieu a
 “ regardée en pitié par l'intercession de la chère
 “ Sainte Philomène ! Maintenant que je reviens
 “ pleine de vie, me permettrez-vous, Très-Saint
 “ Père, d'accomplir le vœu que j'ai fait, d'élever
 “ une chapelle à ma céleste bienfaitrice, dès que
 “ Votre Sainteté aura autorisé le culte public de
 “ la vierge martyre ?”

“ Assurément, ma fille, répondit Grégoire XVI,
 “ avec la plus paternelle bonté, et il promit de
 “ faire procéder sans retard à l'examen d'une
 “ cause chère à tous les catholiques.”

Le doux et vénéré pontife, ne pouvant revenir
 de son admiration, faisait marcher Pauline Marie
 tout le long des immenses salles de son palais,
 et, quand elle revenait près de lui, il disait en
 souriant :

“ Encore ! encore ! pour que je sois bien sûr
 “ que ce n'est pas une apparition de l'autre monde,
 “ mais bien ma chère fille de Lyon ! ”

Grégoire XVI combla Mlle Jaricot des faveurs
 spirituelles les plus signalées, et Sa Sainteté la ré-
 tint à Rome assez longtemps pour que l'on pût
 voir et étudier à fond le prodige qui s'était opéré
 en sa faveur.

Le retour de Mlle Jaricot à Lyon causa dans
 cette ville une émotion générale. Celle qui, ne
 devait pas aller jusqu'au premier relais, gravissait
 d'un pas ferme et léger la colline de Fourvières,
 après avoir fait le voyage de Naples. Une foule
 considérable l'accompagna jusqu'au sanctuaire

vénéral de Marie où le Magnificat fut solennellement chanté, en actions de grâces d'une guérison si miraculeuse.

Rendue à la vie et à ceux qu'elle aimait, Pauline Marie demeura quelques années dans le calme de sa chère solitude, de sa petite maison ouverte, comme par le passé, à quiconque avait besoin de secours. Bientôt elle fit élever à Sainte Philomène un délicieux sanctuaire que Grégoire XVI enrichit d'une relique insigne de la vierge martyre et de bien d'autres témoignages sacrés d'une auguste reconnaissance. Depuis ce jour, la chapelle de Fourvières fut comme les racines d'un arbre gigantesque dont Ars, (célèbre par son curé, M. Vianney,) devait être le tronc robuste, et St. Gervais de Paris, l'un des plus vigoureux et des plus verdoyants rameaux.

Nous espérons que le zèle et la bienveillance des dévots de Sainte Philomène au Canada nous permettront de les entretenir bientôt de ces deux sanctuaires de Ste. Philomène si féconds en merveilles dûes à l'intercession de la grande Thaumaturge du siècle.

usa dans
qui, ne
gravissait
urvières,
ne foule
netuaire

VI

PRIÈRE A SAINTE PHILOMÈNE.

Vierge fidèle et glorieuse martyre, Sainte Philomène qui, du haut du ciel où vous êtes placée, obtenez à la terre un si grand nombre de bienfaits, je bénis le Seigneur des grâces qu'il vous a accordées pendant votre vie et surtout à l'heure de votre mort ; je le loue et le glorifie pour l'honneur et la puissance dont il vous couronne aujourd'hui. O chaste et glorieuse Héroïne qui, après avoir soutenu les fatigues du plus rude combat, jouissez maintenant du repos et du bonheur éternel, regardez avec bonté ceux qui, encore exposés aux assauts de l'ennemi, et en proie à toutes les tribulations d'ici bas, recourent à votre intercession. Ecoutez et exaucez leurs vœux et les miens en particulier ; obtenez-moi une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente et la grâce de *** que je demande avec une humble confiance, afin que, servant fidèlement N. S. J. C. pendant la vie, j'aie le bonheur de le posséder avec vous après la mort. Ainsi soit-il.

Nous accordons quarante jours d'indulgence aux personnes qui sincèrement contrites réciteront la prière ci-dessus dans l'église de Sainte Pétronille de Beaulieu (Ile d'Orléans). Cette indulgence pourra être gagnée plusieurs fois par jour dans des visites distinctes à la dite église.

Québec, 26 octobre 1880.

✠ E. A. Arch. de Québec.

Imprimatur

✠ E. A. ARCHPES QUEBECEN.

N
Qué
vén
Dan

Opinion de la Presse sur la 1ère édition.

La publication d'une telle revue vient incontestablement d'une pensée aussi ingénieuse que pieuse, et les lecteurs aimeront à suivre avec le Directeur de ces Annales les récits touchants et simples qui viendront enrichir cette utile et intéressante revue.

Le but, on le conçoit de suite, est de répandre davantage en ce pays une dévotion qui semble y avoir été très populaire autrefois, et qu'un grand nombre de fidèles seraient heureux de voir reprendre son ancien éclat pour la plus grande gloire de Dieu et de ses saints.

On peut se procurer chacune des livraisons du *Propagateur*, à Ottawa, chez les Dames de la Congrégation. Prix 5 centins—(*L'Album des Familles*).

Nous avons lu avec grand plaisir et recommandons beaucoup à nos lecteurs cet opuscule de 36 pages qui paraît devoir être publié périodiquement. M. le curé de Ste. Pétronille de Beaulieu, dans l'île d'Orléans, commence cette œuvre de zèle et d'édification avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Québec.

Nous assurons tous ceux qui auront la bonne pensée de se procurer cette livraison qu'ils y trouveront une ample matière pour leur instruction et qu'ils feront une lecture du plus grand intérêt. Du reste la dévotion à Ste-Philomène est très répandue et tout le monde sera heureux d'apprendre comment elle s'est propagée.

Cette première livraison, en particulier, renferme, entre autres récits, celui de la guérison extraordinaire de Pauline Marie Jaricot, fondatrice de l'œuvre de la Propagation de la Foi et du Rosaire Vivant.

Ce charmant opuscule ne coûte que 5 centins et on peut se le procurer en s'adressant à l'évêché, à M. le chanoine Carbonneau, secrétaire.

(*Le Nouvelliste de Rimouski.*)

Nous comptons dans le district et la province de Québec plusieurs sanctuaires qui sont l'objet d'une vénération toute particulière. Ste. Anne, Notre-Dame de Lourdes, St. Joseph avaient déjà leurs

temples. Le zèle et la piété d'un pasteur des âmes ont mis aujourd'hui en honneur dans notre pays le culte d'une sainte qui donna sa vie pour le Sauveur du monde : Ste Philomène, vierge et martyre.

La dévotion à cette sainte est très répandue en France et en Italie. M. le curé A. C. H. Pâquet, de Ste. Pétronille, n'écoutant que son amour de la religion, a cherché à la faire connaître et à la répandre au Canada. A cette fin, il publie une touchante revue enrichie de détails intéressants, de guérisons et de conversions obtenues par l'intercession de cette sainte et de prières en son honneur. Chaque livraison de cette revue compte 36 pages et se vend seulement cinq centins. Cette revue est calquée sur le *Messenger de Ste. Philomène* qui paraît à Paris.

On pourra se procurer des exemplaires de cette brochure en s'adressant à M. I. P. Déry, libraire, Basse-Ville, ou à Dile Luce Genest, à l'encoignure des rues des Fossés et St. Dominique.—(*Le Nouvelliste de Québec.*)

M. le curé de Ste. Pétronille a eu la très-heureuse idée de commencer la publication d'une série d'opuscules intitulés "Le Propagateur de la dévotion à Ste. Philomène au Canada." Le but de cette publication est expliqué dans l'introduction de la première livraison. Elle contiendra l'histoire de la vie, du martyre et des miracles de Ste. Philomène. Cette première livraison, très-intéressante et très-édifiante à lire, devrait se trouver dans toutes les familles.—(*Le Canadien.*)

Tout en un mot dans cette publication est propre à faire aimer davantage cette grande sainte et à redoubler la confiance des fidèles dans sa puissante intercession.

L'année dernière la paroisse de Ste Pétronille a vu pendant la belle saison un grand nombre de pèlerins visiter le sanctuaire de Ste. Philomène. Nul doute que les efforts de M. le curé augmenteront ce mouvement religieux.—(*Le Journal de Québec.*)